

L'enchantement de la machine : la nature systémique du néo-matérialisme

Claude Leduc

Numéro 4, 2022

De la *French Theory* à la déconstruction du monde

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1098601ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1098601ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Société

ISSN

2562-5373 (imprimé)

2562-5381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Leduc, C. (2022). L'enchantement de la machine : la nature systémique du néo-matérialisme. *Cahiers Société*, (4), 95–114. <https://doi.org/10.7202/1098601ar>

Résumé de l'article

À l'anthropocentrisme et au dualisme épistémologique propre au sujet cartésien et moderne, le néo-matérialisme oppose une ontologie relationnelle caractérisée par des agencements où l'ensemble des objets – des « actants » – s'affectent mutuellement et produisent ainsi de concert un environnement dynamique. L'étude critique de ce courant théorique révèle un accord profond avec la pensée des systèmes. Le néo-matérialisme s'appuie en effet sur une critique de la représentation qui résonne fortement avec l'idéologie associée aux technologies de l'information et de la communication issues de la cybernétique. De même, le modèle sociétal qu'on peut tirer du néo-matérialisme s'accorde avec celui qu'on peut associer au marché néolibéral, « l'enchantement » que suscite censément une matière investie d'une dynamique vitaliste consacrant en réalité la mise en marchandise de tout l'être. En nous inspirant notamment du travail de Michel Freitag, nous démontrons que le néo-matérialisme constitue un exemple parfait de l'extension du monisme opérationnel en sciences humaines, à mesure que la production de la connaissance s'arrime au *problem solving* indissociable de la gestion technocratique du social.



L'enchantement de la machine : la nature systémique du néo-matérialisme

Claude LEDUC
Université du Québec à Montréal

À première vue, le champ des études rassemblées sous la bannière du « néo-matérialisme » semble assez diversifié ; loin qu'il n'y ait qu'une seule version, il faudrait y voir « un agencement pluriel de matérialismes, un brassage de plusieurs théories ayant des influences similaires¹ ». Cependant, à l'instar de plusieurs des auteurs critiques sur lesquels il s'appuie, cet article entend faire ressortir la « ligne de parti » qui sous-tend cette apparente diversité. Les tirs en provenance des théories néo-matérialistes proviennent de toute façon tous de la même tranchée quand vient le temps de prendre pour cible le paradigme épistémologique des sciences sociales et de la pensée philosophique générale qu'elles abhorrent ; en outre, le portrait du monde qu'elles revendiquent est sensiblement le même. Car de la première émergence significative du terme chez Manuel DeLanda en 1996 dans « The Geology of morals² », à son explosion dans les *Humanities* à partir de la fin des années 2000 jusqu'à aujourd'hui, les principaux acteurs de ce mouvement font front commun dans la critique de l'anthropocentrisme qui caractériserait supposément le dualisme épistémologique de la pensée occidentale. Il serait temps de faire table rase des philosophies axées sur l'être humain – aux sources de toutes les erreurs de parcours dans l'histoire de la modernité tardive, constamment reproduites à chaque changement de paradigme théorique – et de remettre au centre de l'analyse tous les éléments qui ont jusqu'à présent été secondarisés.

Intrinsèquement lié au post-humanisme, le néo-matérialisme soutient que la théorie n'aurait jusqu'à présent servi qu'à renforcer les divisions catégoriques propres aux fabulations des penseurs classiques, et ce, au détriment de tout ce qui tombe hors du champ défini par ces catégories. Il faudrait donc revoir nos perspectives sur le plan théorique si nous souhaitons en arriver à des solutions politiques efficaces.

1. Charles Develennes et Benoît Dillet, « Questioning new materialisms: An Introduction », *Theory, Culture & Society*, vol. 35, no 7-8, 2018, p. 9.

2. Manuel DeLanda, « The Geology of morals: A Neo-materialist interpretation » [1996] ; en ligne : <<http://www.t0.or.at/delanda/geology.htm>>. Rick Dolphijn et Iris van der Tuin, « Interview with Manuel DeLanda », dans R. Dolphijn and I. van der Tuin, *New materialism: Interviews and cartographies*, Ann Arbor, Mich., Open Humanities Press et Michigan Publishing, 2013 ; en ligne : <<http://dx.doi.org/10.3998/ohp.11515701.0001.001>>.

Ce qui caractérise le plus radicalement le néo-matérialisme est l'idée selon laquelle la matière posséderait une « qualité vitale » qu'on ne peut concevoir autrement que comme une sorte d'*agency* (que nous traduisons par *agentivité*). Les objets s'imposeraient à travers leurs effets sur l'environnement de leur simple fait d'être, et posséderaient donc une capacité d'influer sur le cours des choses ; ils contribueraient au déroulement des événements. À titre d'exemple, les changements climatiques ne pourraient s'expliquer par le comportement de l'être humain, dans la mesure où le pétrole, les automobiles, le flux de courant dans les réseaux d'énergies, tout comme le système météorologique, ont leur mot à dire sur le contexte déterminant le changement. En conséquence, il faudrait cesser de chercher des solutions aux problèmes contemporains du côté de la capacité ou de l'incapacité de l'humain à apporter des changements ; il faudrait plutôt voir comment il s'intègre dans son environnement et prendre en considération la façon dont la matière *compte*³ dans toute mobilisation politique.

Diana Coole et Samantha Frost voient dans l'*agentivité* promue par le néo-matérialisme une manière de mettre l'accent sur la « matérialisation », comprise comme « un processus complexe, pluraliste et relativement ouvert » et sur le fait « que les humains, et parmi eux les théoriciens, sont complètement immergés dans les contingences productives de la matérialité »⁴. Les théories et les analyses fondées sur le rapport sujet-objet et sur le rapport du sujet avec le monde par l'entremise de la réflexivité, ne peuvent tenir compte, disent-elles, des nouveaux développements dans les sciences naturelles, en particulier dans la physique post-newtonienne, qui constate de plus en plus l'effet du sujet observateur et de ses outils sur la réalité de l'objet observé. Et si « les théories scientifiques ne peuvent simplement être importées dans la philosophie », elles seraient néanmoins révélatrices des transformations à venir dans le discours théorique des sciences sociales⁵. Mais un problème surgit alors : celui de l'épistémologie et de son statut, c'est-à-dire la question fondamentale de la connaissance et de ses conditions de possibilité. Qu'advient-il de ce questionnement et de celui relatif au destin de la réflexion humaine sur sa propre nature ? Le rejet du dualisme moderne en épistémologie, loin de clore le débat sur la question de la finitude de la pensée ou de la possibilité du rapport qu'elle maintient avec le monde dans son altérité, semble engendrer plus de questions que de réponses. Comment cette altérité peut-elle être considérée ou même conçue à l'intérieur d'une ontologie « plate » qui, en plus de rejeter toute différence essentielle⁶

3. Il est difficile de rendre les jeux de mots de l'anglais avec *matter* tels que « *Let matter matter* » et « *Matter matters* », qui semblent d'ailleurs se propager comme un refrain – ou un slogan – parmi les principaux auteurs de ce courant.

4. Diana Coole et Samantha Frost, *New materialisms – Ontology, agency, and politics*, Durham, Duke University Press, 2012, p. 7. Sauf indication contraire, toutes les traductions sont de l'auteur.

5. *Ibid.*, p. 13.

6. En fait, il faut justement se distancier d'une pensée des « essences » et – en bons deleuziens – constater

entre sujet et objet, en vient à subjectiver toute la matière ? Faisant référence à des figures centrales du courant en question, Paul Rekret souligne une des principales contradictions inhérentes à l'ontologie matérialiste :

En situant les conditions de la séparation entre esprit et monde sur le terrain de l'erreur logique (Meillassoux), sur celui d'un exercice faussé d'un point de vue éthique de l'*hubris* (Bennett), ou encore sur ces deux terrains à la fois (Barad), les nouvelles ontologies matérialistes semblent se situer en porte-à-faux de leurs propres prétentions matérialistes. Comment en effet une explication matérialiste de la séparation entre l'objet matériel qui apparaît offert à un sujet qui le contemple pourrait-elle être possible ?⁷

Ce rapport ambigu à la réflexivité appelle nécessairement une deuxième question, à deux volets : quelles sont les conséquences de l'approche matérialiste pour la théorie et à propos de son statut dans les sciences sociales ? Et qu'est-ce que son émergence dit à propos de ces dernières et de la société contemporaine dans laquelle elles se situent ? Sans prétendre répondre à ces questions de façon exhaustive, c'est en partant d'elles que la présente analyse entend se situer. Un exposé des grandes lignes des ontologies plates et relationnelles qui caractérisent le néo-matérialisme permettra, pour commencer, de le mettre en rapport avec les conceptions idéologiques sous-jacentes aux dispositifs techniques au service de la gestion technocratique du monde, comme par exemple les données massives, caractérisant le capitalisme cybernétique⁸. Cette mise en rapport permettra ensuite de faire ressortir que la critique épistémologique radicale néo-matérialiste ne conduit pas seulement à une impasse, à des angles morts ; en raison des similitudes philosophiques que ce courant de pensée partage avec les forces dominantes auxquelles il entend pourtant s'opposer, c'est-à-dire au travers du rapport à la réalité inhérent à une position épistémologique en parfaite concordance avec une logique systémique, le néo-matérialisme en vient à promouvoir l'état de fait qu'il cherche à dépasser. Plus précisément, loin de dépasser le dualisme ou de présenter une alternative à la dialectique, le monisme ontologique du néo-matérialisme tend à « écraser » l'altérité – l'*épaisseur* de l'expérience phénoménale (Husserl) et significative – et à décomposer le monde dans des réseaux d'interactions aléatoires entre objets, dont

la primauté de la différence sur l'identité.

7. Paul Rekret, « The Head, the hand, and matter: New materialism and the politics of knowledge », *Theory, Culture, and Society*, vol. 35, no 7-8, 2018, p. 59 (« *In situating the conditions of the separation of mind and world upon the terrain of logical error (Meillassoux), as an ethically flawed exercise of human hubris (Bennett), or in both simultaneously (Barad), new materialist ontologies seem to fall short of their own materialist pretensions. That is, since the material object remains an object for contemplation, a material account of its separation from thought is excluded* »).

8. Voir à ce sujet Maxime Ouellet, *La révolution culturelle du capital. Le capitalisme cybernétique dans la société globale de l'information*, Montréal, Écosociété, 2016.

les formes sont également éphémères ou provisoires. Cette conception s'harmonise parfaitement avec l'imposition d'une logique systémique qui dépend de la mise en équivalence essentielle de tout ce qui est, afin de soumettre la nature aux opérations de gestion et de contrôle qui caractérisent de plus en plus le mode de reproduction de la société à l'ère contemporaine. Dans la mesure où le néo-matérialisme rend le rapport existentiel au monde commensurable à cette logique, il présente, malgré ses prétentions critiques et subversives, un schéma opposant un sujet impuissant et éclaté et placé devant un abîme de flux d'agencements matériels indéfinis. Le néo-matérialisme serait donc un exemple type de la soumission grandissante des sciences sociales et humaines à un tel mode de reproduction ; il s'agit d'une perspective qui se prétend critique mais qui présente plutôt au final une ébauche conceptuelle pour la systémisation de tout ce qui est.

De l'agent à l'agencement : schéma de la machine sociale

Le néo-matérialisme a surgi dans le contexte d'un épuisement des discours dominants liés au *cultural turn* dans les sciences sociales et humaines au cours des dernières décennies. L'état résultant des guerres qui ont traversé le champ des constructivismes et en particulier l'obsession de la culture, du discours et du langage qui les accompagne ne semblaient pas permettre de faire face adéquatement au contexte biopolitique actuel⁹. « On a accordé beaucoup trop de pouvoir au langage » (« *Language has been granted too much power* »), affirme Karen Barad en ouverture d'un texte abordant le problème de la négligence généralisée de la matérialité. Il faudrait donc s'éloigner de ce que les néo-matérialistes appellent une position « représentationnelle » qui fait de la matière un simple substrat passif des constructions discursives, et reconnaître la « performance » active de la matière dans le façonnement du « réel ». Notre accès à la réalité passerait toujours par « une croyance en la puissance des mots à refléter les phénomènes préexistants » et cette « infatuation de l'épistémologie », obsédée par l'écart entre le réel et sa représentation, négligerait l'influence de la réalité matérielle sur les constructions conceptuelles du social et réduirait le monde aux médiations humaines¹⁰. Pour rétablir l'équilibre, il faudrait donc retourner à l'ontologie, et plus spécifiquement à une ontologie

9. Voir Diana Coole et Samantha Frost, *New materialisms*, *op. cit.*, et l'œuvre de Jane Bennett, celle de Karen Barad, etc.

10. Karen Barad, « Posthumanist performativity: Toward an understanding of how matter comes to matter », *Signs: Journal of Women in Culture and Society*, vol. 28, no 3, 2003, p. 802. On pourrait aussi faire référence à Quentin Meillassoux, qui soutient que dans la philosophie (au moins depuis Kant), l'idée persiste qu'on ne peut accéder qu'à la seule relation entre la pensée et l'être mais jamais aux deux pôles considérés séparément, et qu'en vertu de ce « relationnisme », la spéculation théorique sur les choses extérieures à l'expérience humaine serait gravement limitée. Voir Quentin Meillassoux, *Après la finitude. Essai sur la nécessité de la contingence*, Paris, Seuil, 2005.

relationnelle¹¹ qui rendrait compte de la connexion intrinsèque au fondement de tout ce qui est et qui serait donc en mesure de permettre de comprendre l'importance des mouvements de la matière dans l'état de la culture et du social. Karen Barad développe cette thèse en s'appuyant sur les expériences de Niels Bohr en physique quantique démontrant que la lumière existe sous la forme de particules ou d'ondes selon les appareils utilisés pour la saisir ou la mesurer. Elle voit en cela une preuve que les appareils de laboratoire « jouent un rôle crucial, voire déterminant, dans la production de phénomènes » et en conclut à la nécessité de reconnaître leur puissance dans les « reconfigurations du monde » qu'ils entraînent. Les appareils se caractériseraient donc par des « pratiques/intra-actions/performances spécifiques et agentivistes » au travers desquelles des « limites d'exclusion » sont instituées et reproduites¹². Autrement dit, les appareils n'auraient d'autres limites déterminantes que ce qui peut être saisi dans les effets de leur mise en rapport avec leurs environnements.

L'élargissement significatif du concept d'*agency*, désormais étendu à l'entièreté de la matière, constitue un des dérivés conceptuels les plus marquants de cette conception. Le façonnement de ce concept remonte à la théorie de l'acteur-réseau de Bruno Latour, qui voit « le social » comme étant constitué de réseaux temporaires d'objets « actants », à l'intérieur desquels l'agentivité doit être conçue comme le fait banal d'apporter un changement à un certain état des choses. Il faut comprendre ici qu'il s'agit bien d'un « fait » car il serait réducteur de parler d'un « acte » ; c'est le résultat empirique de la différence qui prime et non l'intentionnalité ou la signification de l'action, car les effets peuvent être ressentis, analysés ou conceptualisés peu importe la forme ou la substance des choses qui les suscitent¹³. Figure emblématique du néo-matérialisme, Jane Bennett utilise librement cette conception dans l'ouvrage qui l'a fait connaître, *Vibrant matter*. Pour elle, le monde est composé d'une multitude d'« actants » ayant la capacité « de produire des effets et de changer le cours des événements¹⁴ ». Cependant, poursuit-elle, le monde ne devient pas pour autant un désert uniforme :

11. En effet, il y a deux approches de l'ontologie représentant les pôles à l'intérieur desquels les diverses approches néo-matérialistes se situent : celle de l'ontologie orientée vers l'objet (*object oriented ontology*, OOO), et celle de l'ontologie relationnelle. Dans le cadre de l'OOO, l'épistémologie a le statut d'épiphénomène, c'est « une représentation de deuxième ordre dont les effets sont limités aux humains connaissant » ; dans la conception relationnelle et néo-matérialiste, l'épistémologie est en soi « un agent ayant des conséquences matérielles » (Rebekah Sheldon, « Form/matter/chora : Object-oriented ontology and feminist new materialism », dans R. Grusin (dir.), *The Nonhuman turn*, University of Minnesota Press, 2015, p. 193-223).

12. Karen Barad, « Posthumanist performativity: Toward an understanding of how matter comes to matter », *op. cit.*, p. 816.

13. Bruno Latour, *Reassembling the social: An Introduction to actor-network theory*, Oxford, OUP, 2005, p. 52-54.

14. Jane Bennett, *Vibrant matter: A political ecology of things*, Durham, Duke University Press, 2005, p. viii.

Imaginons un champ ontologique dénué de démarcations univoques entre ce qui est humain, animal, végétal ou minéral. Toutes les forces et tous les flux (les matérialités) sont ou peuvent devenir vivants, affectifs et significatifs. [...] Un tel champ est sans divisions primordiales, mais il n'est pas uniforme et ne suppose pas une topographie plate pour autant. On devrait simplement dire de lui que les différences qu'on y trouve sont protéiformes et trop diversifiées pour coïncider parfaitement avec les catégories philosophiques de « vie », de « matière », de « mental » ou d'« environnemental ». La consistance de ce champ est en fait bien plus irrégulière : des morceaux se figent en corps, mais pas d'une manière qui en fait des lieux privilégiés de l'agentivité¹⁵.

La notion de « corps » à laquelle Bennett fait référence résulte d'un amalgame entre le concept d'agencement (*assemblage*) de Gilles Deleuze et de Félix Guattari (on y revient ci-dessous) et celui d'ontologie plate de Latour pour décrire le mouvement de ces actants dans des flux aléatoires de mises en relations. En fait, Bennett adopte entièrement l'ontologie de Latour afin de concevoir une distribution libre de l'agentivité et imaginer une causalité « émergente » plutôt que « linéaire », qui a comme effet de diminuer la valeur explicative de l'intention humaine. Son but ultime est de faire valoir un rapport aux choses qui est en soi « enchanté » à travers une conception qui nous permettrait de saisir la « matérialité vibrante », la force vitale animant toute matière dans le monde. C'est là un argument stratégique, inspiré de courants analogues en écologie et dans le naturalisme¹⁶, qui en appelle à une fin des catégories binaires telles que « nature/culture, agentivité/structure, micro/macro, raison/émotion, animé/inanimé, mots/monde...¹⁷ », de manière à en arriver à une éthique qui met en avant la puissance déterminante et « créative » de la nature à l'encontre d'une conception réifiée et jugée erronée parce que centrée sur l'humain¹⁸.

15. *Ibid.*, p. 118 (« *Picture an ontological field without any unequivocal demarcations between human, animal, vegetable, or mineral. All forces and flows (materialities) are or can become lively, affective, and signaling. [...] This field lacks primordial divisions, but it is not a uniform or flat topography. It is just that its differentiations are too protean and diverse to coincide exclusively with the philosophical categories of life, matter, mental, environmental. The consistency of the field is more uneven than that: portions congeal into bodies, but not in a way that makes any one type the privileged site of agency* ».)

16. Bennett va jusqu'à affirmer l'idéal d'une nature sauvage et intacte ! *Ibid.*, p. 120-121.

17. Nick J. Fox et Pam Alldred, « Social structures, power and résistance in monist sociology: (New) materialist insights », *Journal of Sociology*, vol. 54, no 3, 2018, p. 315-330.

18. Bennett termine d'ailleurs son livre sur ce qu'elle appelle un « symbole de Nicée pour les matérialistes potentiels » : « J'estime que la prise en compte de la matière vivante peut contrer le fantasme d'une maîtrise humaine, faire ressortir la matérialité commune de tout ce qui est, révéler une distribution large de l'agentivité, et refonder le Moi et ses intérêts » (« *I believe that encounters with lively matter can chasten my fantasies of human mastery, highlight the common materiality of all that is, expose a wider distribution of agency, and reshape the self and its interests* ») (Jane Bennett, *Vibrant matter*, *op. cit.*, p. 122.) Slavoj Žižek souligne qu'il n'est pas clair si les qualités vitales des corps matériels récusant toute

Si un aperçu rapide de l'appareillage conceptuel de Latour – tel qu'il est opérationnalisé chez Bennett – suffit pour tracer le schéma de l'ontologie néo-matérialiste, il faut se pencher sur l'œuvre de Manuel DeLanda pour y retrouver l'exemple le plus « achevé » d'une théorie néo-matérialiste de l'organisation du social et de la forme humaine en général. Dans *A New Philosophy of Society*, DeLanda mobilise le concept d'agencement pour s'attaquer à l'idée d'unité de la société comme totalité. Posant une équivalence entre l'idée de totalité sociétale et l'organicisme, il avance qu'une telle conception est caractérisée par des « rapports d'intériorité », en ce sens que les entités composant l'ensemble possèdent des qualités qui ne peuvent apparaître qu'en rapport à ce dernier. « Étant donné qu'il n'y a aucune manière de savoir à l'avance si une entité quelconque pourrait affecter d'innombrables autres entités ou être affectée par elles », écrit-il, « il faut distinguer les propriétés qui les définissent de leurs capacités d'interaction envers les autres »¹⁹. Ces capacités pourraient demeurer à l'état potentiel, et donc invisibles, en l'absence d'un élément déclencheur. En ce sens, « faire partie d'un ensemble implique l'exercice des capacités d'une entité quelconque sans que celles-ci soient une propriété constitutive de l'ensemble²⁰ ». En revanche, les agencements se caractérisent par des « rapports d'extériorité » de telle manière qu'un élément peut être détaché de son contexte et *branché* sur un autre dans lequel il pourrait manifester des capacités différentielles. La structure sociale est ainsi constituée d'agencements stratifiés « dont l'identité est toujours le fruit d'un processus », allant des petites conversations interpersonnelles jusqu'à l'organisation étatique. La notion d'agencement renvoie dès lors à une ontologie plate dans la mesure où le réel apparaît comme un entrelacement de singularités individuelles. Pour DeLanda, l'ontologie sociale « indique que les “personnes” ne sont pas que des entités individuelles impliquées dans les processus sociaux, mais aussi des communautés, des organisations, des villes et des États-nations individuels²¹ ». Alors que dans la métaphore organiciste, telle que la comprend DeLanda, les éléments d'un ensemble sont liés par des rapports qui n'existent que dans une pensée qui les établit comme « logiquement nécessaires », dans la perspective de l'agencement ces relations sont seulement « conditionnellement obligatoires » (*contingently obligatory*) et proviennent essentiellement d'un questionnement empirique, à titre d'historique évolutif des espèces²².

séparation entre la matière, la vie et la pensée chez Bennett sont « le résultat de notre (l'observateur humain) “anthropomorphisme bénin”, de sorte que la vitalité de la matière signifie que “tout est en un certain sens vivant”, ou si nous avons affaire à “une affirmation ontologique forte” revendiquant un certain “spiritualisme sans dieux”, une tentative de rétablir le sacré dans la mondanité ». En fin de compte, dit-il, nous ignorons s'il s'agit bien du résultat de notre perception animiste ou d'une puissance vitale a-subjective (Slavoj Žižek, *Absolute recoil: Towards a new foundation of dialectical materialism*, New York, Verso, 2005, p. 12).

19. Manuel DeLanda, *A New philosophy of society: Assemblage theory and social complexity*, New York, Continuum, 2006, p. 10.

20. *Idem*.

21. *Ibid.*, p. 28.

22. *Ibid.*, p. 10-11.

Selon DeLanda, le problème de l'interprétation du monde repose moins sur les dualismes en eux-mêmes que sur les catégories effectives (les « généralités ») que ces dualismes tendent à réifier. Le problème avec les notions de « marché » ou d'« État », par exemple, n'est pas qu'un tel dualisme implique des catégories mutuellement exclusives, mais plutôt que marché et État n'existent pas réellement. Il faut éliminer ces concepts de nos analyses et leur substituer des agencements concrets « faits de personnes et de biens matériels et expressifs qu'elles échangent » entre elles²³. Or, l'affirmation catégorique de ce « concret » repose néanmoins sur un postulat probabiliste :

La meilleure façon de faire face à ce problème est de raisonner en termes statistiques, qui ont toujours à faire à des populations et à des distributions de variations dans une population. Par exemple, le dualisme « mâle-femelle » peut être facilement éliminé si nous considérons une grande population et si nous examinons comment les caractéristiques sexuelles secondaires y sont réparties : toutes ces caractéristiques, sauf la capacité de donner naissance, se répartissent en catégories statistiques qui se recoupent. La dualité émerge uniquement quand nous ignorons ces recouvrements et que nous réifions les moyennes²⁴.

En opposition aux catégories formelles du monde qui auraient tendance à réifier et imposer des limites aux émergences en continu, DeLanda croit qu'il faut plutôt saisir les formes en prenant en compte les probabilités de leur potentiel et de leurs conditions de possibilité particulières. Il ne faut pas comprendre ces conditions et ces possibilités dans le sens d'une contingence rattachant l'existence de toute forme au monde dans lequel elle subsiste, mais plutôt comme la dissolution des contraintes positives accordant aux objets l'effectivité qui leur est propre²⁵. Par

23. *Ibid.*, p. 17.

24. Rick Dolphijn et Iris van der Tuin, « Interview with Manuel DeLanda », *op. cit.* (« *The best way to deal with this problem is always to think statistically, dealing always with populations and with how variation is distributed in a population. Thus, the duality « male-female » can easily be eliminated if we take a large population and check how secondary sexual characteristics are distributed: all of them, except for the capacity to bear children, form two overlapping statistical distributions. The duality emerges when one ignores the zone of overlap and reifies the averages* »).

25. La question des formes chez DeLanda est à saisir en opposition aux catégories de « genre » (*genus*) ou d'« espèce ». Il substitue à cette acception du genre la notion d'« individu historique contingent » (« *contingently historical individual* »), né à travers un processus de spéciation. Mais plus intéressant encore est son remplacement du concept de genre par celui d'« animal topologique » : « un corps-plan commun aux embranchements (*phyla*) (comme celui des vertébrés) agit comme un espace structural de possibles de signes corporels. Un tel espace n'est pas métrique, puisque chaque espèce de vertébrés varie en longueur, en surface, en volume, etc., de telle façon que seules les propriétés topologiques, telles que la connectivité) peuvent être mobilisées pour les décrire » (« *a body-plan common to entire phyla (such as that of vertebrates) that is a structured space of possible body designs. Such a space cannot be metric because each vertebrate species varies in length, area, volume, et cetera, so only topological properties* »).

là, nous constatons que DeLanda rejoint Bennett en s'attaquant lui aussi à l'idée d'une « causalité linéaire », rattachée à une nécessité ou à une détermination qui, selon lui, doit être évacuée de l'analyse. DeLanda en élargit la notion pour y inclure des mécanismes comme la catalyse qui remet en question le lien nécessaire d'une cause à un effet particulier. Il faut plutôt saisir selon lui les ensembles par le biais d'une « causalité statistique », qui prend de l'ampleur à mesure que nous élargissons le champ d'observation²⁶. Cela va de pair avec son approche de l'histoire conçue comme le développement non téléologique d'agencements non linéaires. En tant que systèmes dynamiques générant des structures, la culture humaine et la société ne comportent dès lors « aucune différence avec les processus auto-organisationnels de l'atmosphère et de l'hydrosphère ». « Du point de vue des flux énergétiques et catalytiques », poursuit-il, « les sociétés humaines sont tout comme les coulées de lave ; et les structures faites par l'homme (les villes et les institutions “minéralisées”) sont tout comme les montagnes et les roches : elles résultent de l'accumulation de matériaux solidifiés et formés par des processus historiques²⁷. » Toute matière découle donc d'un potentiel d'auto-organisation et de structuration ; les stratifications différentielles, cette immense « machine abstraite » (Deleuze et Guattari), composée de divers agencements « dont chacun rassemble une infinité de particules entrant dans une infinité de relations plus ou moins interconnectées », caractériserait le mouvement même de la Nature²⁸.

Des cognats idéologiques : l'enchantement et la représentation éclatée

La critique que le néo-matérialisme adresse aux théories qui appréhendent la société comme une unité synthétique en rapport avec la totalité de ce qui est, qu'il s'agisse de la « nature » ou du « monde », se veut une critique du récit que l'être humain élabore à son propre sujet à mesure qu'il confirme son identité en opposition à ce qui lui est extérieur, et souvent à son détriment. Cette critique ne vise aucun récit particulier mais s'adresse à une trame narrative d'ensemble, accusée de plaquer

like connectivity can be used to specify it »). (Idem)

26. Manuel DeLanda, *A New philosophy*, op. cit., p. 21.

27. Manuel DeLanda, *A Thousand years of non-linear history*, New York, Swerve Editions, 2000, p. 55. DeLanda accorde une certaine spécificité au langage, « entreprise collective » qui résulte de « l'accumulation et de la consolidation des langages et des visions du monde ». Mais il insiste sur le fait que la « dynamique évolutive » du langage repose sur un degré de répétition et d'autoréférence, qui nécessiterait une « pensée en termes de population » ; les processus générant la structure et la forme du langage s'incarneraient dans des « contraintes combinatoires » et des « mécanismes d'application collective » à un niveau différentiel de celui des individus qui l'expriment, évoluant au final selon la même dynamique de différenciation que le reste de l'univers. *Ibid.*, p. 225-226.

28. Jane Bennett, *Vibrant matter*, op. cit., p. 118. Voir aussi Manuel DeLanda, « The Geology of morals », op. cit.

une téléologie et la série de causes qui la caractérisent sur la nature. L'agentivité distribuée suppose plutôt que les choses agissent entre et sur elles-mêmes, de telle sorte que la causalité s'évapore. Comme Bennett l'écrit en définissant le concept de « causalité émergente » :

La causalité est davantage émergente qu'efficiente, davantage fractale que linéaire. Plutôt qu'une relation entre un effet et un déterminant, on a affaire à des circuits dans lesquels effet et cause changent constamment de position et interagissent. Alors que la causalité efficiente hiérarchise les actants, considérant que certains sont des causes et d'autres des effets qui en dépendent, la causalité émergente met l'accent sur le processus, qui est lui-même considéré comme un actant, porteur de capacités propres à l'agentivité²⁹.

Pour Marc Andrejevic, ce que Bennett appelle « causalité émergente » est en fait « indiscernable de ce que la totalité du monde a produit à ce jour » ; la seule histoire plausible est alors l'histoire de tout. C'est là une approche congruente avec la quête visant la « capture totale de l'information » (« *total information capture* »), qui anime la sphère des médias et des techniques de l'information et de la communication, et qui repose sur l'idée que la compréhension véritable du contexte passe par la saisie de toute l'information qui y est contenue³⁰. Ce parallèle rend compte du fatalisme qui est au fond de l'éthique néo-matérialiste, selon laquelle l'impossibilité de capter la totalité du réel doit amener à poser une équivalence entre l'environnement et un ensemble de processus aléatoires. Ce fatalisme repose donc sur une critique des théories de la représentation, en ce sens que l'idée même de synthèse est considérée problématique. La théorisation qui ramène un objet à quelques idées ou principes entraînerait en effet non seulement la dépendance analytique à l'égard d'une causalité linéaire émanant de l'intention humaine mais supposerait, de ce fait même, l'écart entre la représentation et le représenté devant lequel serait placé le sujet de la représentation. C'est cet écart, selon Karen Barad, qui fait surgir la question de l'exactitude de la représentation :

L'écart ontologique considéré comme un fait suscite des questions à propos de l'exactitude des représentations. La connaissance

29. Jane Bennett, *Vibrant matter*, op. cit., p. 33 (« *Here causality is more emergent than efficient, more fractal than linear. Instead of an effect obedient to a determinant, one finds circuits in which effect and cause alternate position and rebound on each other. If efficient causality seeks to rank the actants involved, treating some as external causes and others as dependent effects, emergent causality places the focus on the process as itself an actant, as itself in possession of degrees of agential capacity* »).

30. Mark Andrejevic, *Automated media*, New York, Routledge, 2020, p. 35. L'auteur note qu'une telle approche descriptive reprend la formule de la CIA sur la « *pattern recognition* » (la « reconnaissance des formes ») : « pour saisir les formes, vous devez tout rassembler » (« *to see patterns, you need to collect everything* »).

scientifique représente-t-elle adéquatement une réalité indépendante ? Le langage représente-t-il adéquatement les référents ? Est-ce qu'un représentant politique, un conseiller légal ou une pièce législative représentent adéquatement les intérêts du peuple censé être représenté ?³¹

Les doutes concernant l'exactitude de la représentation et la reconnaissance de l'impossibilité pour des entités finies comme les êtres humains de saisir la totalité de ce qui est sont précisément ce qui motive la poussée vers l'automatisation caractérisant la gestion technocratique du social et l'expansionnisme technique sur lequel elle s'appuie. La légitimation du complexe contemporain d'infrastructures techniques, avec ses plateformes, ses gadgets, ses *trackers*, ses capteurs et détecteurs au service de l'accumulation de données massives, de même que la mise en équivalence du réel avec le virtuel, reposent sur une idéologie qui reprend cette critique de la représentation³². Cette idéologie s'appuie sur un aplatissage ontologique de l'information et sur une des prémisses de la cybernétique de second rang, qui postule que le caractère perceptible du langage (le fait de la communication) importe davantage que le contenu énoncé. En outre, il est ici supposé que la valeur de l'information renvoie à la possibilité de saisir la totalité des formes matérielles à la faveur de son *immatérialité ontologique*³³. Autrement dit, c'est précisément la nature « plate » de l'information et son caractère décontextualisant qui feraient d'elle un outil permettant de réconcilier la complexité du réel avec son interprétation.

31. Karen Barad, *Posthumanist performativity*, op. cit., p. 804 (« *This taken-for-granted ontological gap generates questions of the accuracy of representations. For example, does scientific knowledge accurately represent an independently existing reality? Does language accurately represent its referent? Does a given political representative, legal counsel, or piece of legislation accurately represent the interests of the people allegedly represented* »).

32. Pour une analyse socio-structurelle de l'usage du *Big Data*, voir Antoinette Rouvroy et Thomas Berns, « Gouvernement : au lieu de s'attarder à la question de la représentativité de l'information dans le système, la priorité devait être accordée aux relations des sujets à leur environnement et à la manière dont les chercheurs pouvaient les rendre commensurables. Même s'il s'agit d'un problème apparemment technique, celui-ci révèle comment l'idéologie du système a sa source dans les considérations techniques relevant de problèmes d'ingénierie. Voir Katherine Hayles, *How we became posthuman: virtual bodies in cybernetics, literature, and informatics*, Chicago, University of Chicago Press, 1999.

33. Inversement, c'est précisément en vertu de cette propriété que le sens contenu dans l'information est présumé indépendant du contexte : si l'information se rattachait aux contextes dans lequel elle se situe, elle devrait se modifier à mesure qu'elle se déplace d'un contexte à l'autre. Dans le cadre d'une structure fonctionnelle propre à tout système clos (maintien de l'homéostasie), l'indépendance de l'information relativement à son contexte et toutes les théories chimériques qu'elle a inspirées suscitent fatalement le problème que pose l'écart entre l'universalité de l'information et sa représentabilité. Le problème auquel a toujours fait face l'ingénieur était celui de la réduction du champ de « l'expérience » à l'intérieur d'un système sans diminuer la nature transmissible de l'information. Les participants aux conférences Macy sur la cybernétique comprenaient parfaitement les limites techniques de l'analyse formelle du langage, et c'est à partir de cela que le problème de la réconciliation du calcul avec l'état du monde a donné lieu à une reformulation : au lieu de s'attarder à la question de la représentativité de l'information dans le système, la priorité devait être accordée aux relations des sujets à leur environnement et à la manière dont les chercheurs pouvaient les rendre commensurables. Même s'il s'agit d'un problème apparemment technique, celui-ci révèle comment l'idéologie du système a sa source dans les considérations techniques relevant de problèmes d'ingénierie. Voir Katherine Hayles, *How we became posthuman: virtual bodies in cybernetics, literature, and informatics*, Chicago, University of Chicago Press, 1999.

Le rabaissement de tous les objets de l'univers à un même statut ontologique les rendrait commensurables les uns aux autres. En somme, qu'il s'agisse de l'aplatissement ontologique des théories de l'information qui soutient la mise en marche des outils d'autogouvernance technocratique via les données massives, du « vitalisme matériel » qui pousse à l'extrême le concept d'*agency*, est ici à l'œuvre une même tactique consistant à réduire tout ce qui est au même statut ontologique afin d'en arriver à un état de fait objectif court-circuitant le sujet.

La critique des théories de la représentation par les néo-matérialistes a donc des airs de famille avec la compréhension systémique issue de la cybernétique. Elle partage cette filiation avec la logique néolibérale qui se fonde également sur la possibilité technique d'absorber toute externalité dans le calcul. Friedrich Hayek, considéré comme le parrain de l'épistémologie néolibérale, avait déjà formulé pendant la Seconde Guerre mondiale une théorie de la connaissance et de la valeur échappant au modèle classique. La connaissance, affirmait-il, n'a aucune forme intrinsèque et ne l'acquiert qu'au travers de l'artifice, de la modélisation ou de la théorie. C'est ce qui permet aux sciences sociales (et aux socialistes) d'imposer « d'en haut » des formes à la société ; mais dans ce cas, l'ordonnement des phénomènes sociaux ne peut être objectivement ressaisi à partir des actes indépendants des individus, car « nous définissons ces éléments en termes physiques aucun ordre de cette sorte ne sera visible³⁴ ». Le problème de la construction d'un « ordre économique rationnel » repose dès lors sur le fait que la connaissance véritable des besoins peut être établie à partir des « miettes dispersées d'informations incomplètes et fréquemment contradictoires » possédées par les individus³⁵. Le défi, selon Hayek, consiste à parvenir à un agir rationnel alors que personne n'a accès à la totalité du réel. Comme aucun individu ne peut acquérir une connaissance de la totalité, qui permettrait un choix rationnel, le marché doit être libre de manière à permettre l'expression des capacités et des désirs des individus, qui est la seule manière de saisir les mouvements de la société par la médiation des mécanismes d'établissement des taux et des tarifications. Le marché permettant la manifestation des désirs individuels, l'ordre social est dès lors le simple résultat de l'évolution des formes d'agir qui s'auto-adaptent à une complexité toujours croissante. « C'est seulement dans la mesure où un certain ordre survient en raison de l'action individuelle sans avoir été créé par qui que ce soit », écrit Hayek, « qu'un problème demandant une explication théorique est soulevé »³⁶. De ce fait, l'objectif des sciences sociales ne devrait pas tant être la surveillance technique ou politique des forces du marché qu'une adaptation sociétale à la logique marchande à mesure que celle-ci témoigne de la somme des volontés individuelles.

34. Friedrich Hayek, « Scientism and the study of society. Part I », *Economica*, vol. 9, no 35, 1942, p. 288. On voit la parenté avec la question des formes chez DeLanda discutée plus haut.

35. Friedrich Hayek, « The Use of knowledge in society », *The American Economic Review*, vol. 35, no 4, 1945, p. 520.

36. Friedrich Hayek, « Scientism and the study of society. Part I », *op. cit.*, p. 288.

Hayek soutient que la valeur des observations scientifiques quantifiées dépend moins de leur précision que du fait qu'elle « substitue une autre description à celle formulée en termes de qualités sensibles, une description qui se base sur des éléments ne possédant aucun autre attribut que les relations qu'ils entretiennent entre eux³⁷ ». Dans la mesure où le marché est l'expression d'un savoir collectif soumis au calcul, les nouvelles techniques d'analyse et de saisie apparaissent dès lors cruciales afin d'y inclure toutes les externalités. La conception cybernétique de l'information évoquée plus haut rend possibles ces techniques à mesure qu'elles rendent l'ensemble de l'ordre social commensurable à un calcul en résonance avec un mode de gouvernance technocratique de reproduction autorégulateur. Ce qui demeure externe ou incommensurable à la logique systémique, en particulier l'immanence du monde et l'expérience existentielle qu'en font les individus³⁸, est circonscrit dans un réseau d'information conçu comme une boîte noire connectée à un environnement via les *inputs* et les *outputs* et qui n'est appréhendée que selon les effets qu'elle génère³⁹. Mais malgré l'uniformité de l'univers informationnel propre à la cybernétique, le systémisme suppose le maintien en extériorité de tout ce qui lui échappe, sa capacité technique de « coloniser » cette extériorité ayant des limites. En ce sens, l'expérience du monde demeure toujours la limite ultime qui résiste à la quantification. C'est dans cette optique que nous devons saisir l'apport idéologique du néo-matérialisme.

Cette limite ne signifie certes pas que la « colonisation » systémique est sans conséquences pour l'individu, que son économie existentielle et son rapport à lui-même ne subissent aucune transformation⁴⁰. Le rapport au monde du point de vue du sujet ne peut évidemment être « tenu à l'écart » de l'environnement systémique. La critique de la technique a longuement fait le point sur la tendance à la réduction des choses, des processus et des expériences de vie à leur valeur instrumentale, c'est-à-dire à leur fonction systémique, et cela parallèlement à la critique du capital entendu à la fois comme mode de production et rapport aux choses et au monde en général. La critique depuis Marx a montré que l'évolution du capitalisme (dont le néolibéralisme cybernétique est la forme contemporaine) et l'utilitarisme économique qui a crû de concert avec ce dernier, ont fait que la médiation qui sous-tend la mondanité

37. *Ibid.*, p. 275.

38. À la fois les questionnements que l'expérience du monde suscite chez les individus et les mystères qui ne cessent de hanter l'imaginaire.

39. Cette image résonne à la fois avec l'imaginaire transhumaniste et avec le sujet néolibéral, les deux valorisant, en usant d'un discours qui leur est propre, l'idéal d'une liberté individuelle sans contrainte et sans attachement.

40. À ce sujet voir Michel Freitag, « La dissolution postmoderne de l'identité transcendante : la dialectique du rapport entre identité individuelle et forme de la participation sociale », dans P.-L. Assoun et M. Zafiroopoulos (dir.), *Les solutions sociales de l'inconscient*, Paris, Anthropos, 2001. D'autre part, il ne faut pas négliger non plus la puissance croissante de la capacité technique à réduire le réel au niveau du virtuel machinique, particulièrement au travers de la réalité virtuelle (VR) ou encore par le biais de ce monstre à deux têtes constitué de la réalité augmentée (AR) et de l'Internet des objets (IdO).

des sujets tend à se caractériser par un rapport aux choses qui les comprend et les saisit comme marchandises. Se pencher sur ce qu'il advient de l'existence humaine dans ces conditions, comme la théorie critique le fait déjà depuis presque deux siècles, ne signifie pas verser dans l'anthropocentrisme et encore moins justifier la domination de la nature, comme le prétendent les néo-matérialistes ; il s'agit bien plutôt d'attirer l'attention sur le fait que notre monde est dominé par un rapport d'appropriation de l'objet. Cela permet de faire entrevoir dans « l'enchantement » de la matière invoqué par la perspective vitaliste propre au néo-matérialisme, l'équivalent d'une réconciliation avec la mise en marchandise de tout ce qui est⁴¹. « En effaçant le lien entre l'objet et les relations humaines sociales », écrit Jennifer Cotter, « le nouveau matérialisme présente comme “condition naturelle” la totalité des rapports de production fondés sur l'exploitation de la main-d'œuvre à travers lesquels les objets ne deviennent pas simplement “utiles” mais sont produits comme marchandises⁴² ». Par la mise en équivalence de toutes les dimensions de la « matière », on appelle en fait à ressaisir la « vie » dans la logique même du marché, en réduisant le monde à un ensemble d'échanges d'informations le rendant commensurable et saisissable via le calcul. En somme, il s'agit d'une formalisation du système étendu jusqu'à y inclure l'expérience de la vie et qui se dissimule derrière un « enchantement » et un « émerveillement ».

Il devient dès lors clair que le monde tel que le néo-matérialisme l'envisage est dénué d'action politique – voire de politique tout court –, ce qui revient à consacrer l'impuissance. Certes, Bennett prétend que « l'action éthico-politique des humains » nécessite non seulement la « critique vigilante des institutions existantes », mais aussi des « alternatives utopiques positives ». Mais selon elle, le processus de « démystification », à laquelle aboutit l'analyse critique des structures sociales, c'est-à-dire des formes humaines conditionnant l'*agency*, n'aurait comme résultat que le dévoilement de processus humains entravant des possibilités inhérentes à la vie en tant que telle.

Ce que la démystification révèle est toujours quelque chose d'humain, par exemple la quête de la domination, un désir de prendre ou de refuser des responsabilités pour le mal qui a été fait, ou encore une distribution injuste du pouvoir. La démystification

41. Et cela parfois de façon explicite. En creusant dans les travaux moins connus de Bennett, Rekret souligne qu'elle appelle à rompre avec les analyses marxistes pour faire place à une volonté de se laisser « enchanter » par les biens matériels pour en extraire « le potentiel éthique [contenu] dans la culture de la marchandise » ; voir, citant Bennett, Paul Rekret, « The Head, the hand, and matter : New materialism and the politics of knowledge », *Theory, Culture & Society*, Vol. 35, no 7-8, 2018, p. 62.

42. Elle écrit également : « Le néo-matérialisme est l'“autre” romantique de l'économie politique bourgeoise » (« *New Materialism is the romantic “other” to bourgeois political economy* ») (Jennifer Cotter, « New materialism and the labor theory of value », *Minnesota Review*, no 87, 2016, p. 178).

tend ainsi à masquer la vitalité de la matière et à réduire l'agentivité *politique* à l'agentivité *humaine*⁴³.

Puisque « l'effet conjoint d'une variété de formes (*bodies*) » manifesterait le fait que « l'efficacité du changement politique n'est pas uniquement une fonction des êtres humains⁴⁴ », la politique ne peut consister ici qu'à favoriser des changements modérés dans le flux des agencements existants. Autrement dit, le réel en lui-même n'est pas contestable ; le système fonctionne, de telle sorte que nous devrions simplement trouver la façon de comprendre les différences créées à mesure qu'elles émergent et de les bien gérer pour en arriver aux effets désirés. Il y a là un postulat voulant que la simple adoption d'une perspective sacralisant la vitalité des choses inspirera comme par magie des solutions nouvelles. Bennett se contente le plus souvent d'affirmer qu'il existe un potentiel émancipateur dans la reconnaissance de la vitalité immanente à toute matière comprise comme éther, comme gravité. Et comme plusieurs auteurs l'ont déjà affirmé, les études de cas qu'elle propose, tout comme celles de ses collègues, sont en fait des descriptions sans fin censées tenir lieu d'explications. S'appuyant sur un passage où Bennett vante la « petite *agency* » des vers de terre contre la « grande *agency* » des humains dans leur rapport à la poussée des arbres et à la préservation des forêts, Sun Young Ahn relève que confondre l'activité politique des humains avec la vie des vers de terre ne conduit aucunement à une version du politique inclusive ou égalitaire, mais plutôt à une « non-politique » qui dévalorise la nécessité de l'action au sens propre et de la prise de responsabilité qui s'ensuit⁴⁵. Selon Andreas Malm, on peut parler d'une confusion entre l'intention en amont de l'action et les causes entraînant des conséquences. Suivant la perspective néo-matérialiste, on ne pourrait en effet concevoir l'être humain comme l'unique cause, par exemple, du changement climatique, du simple fait qu'il n'y a pas d'intention explicite de la part de ceux qui brûlent le charbon ou le pétrole de provoquer une hausse des températures ; les objets auraient aussi leur part de responsabilité. Le postulat implicite ici est que « l'agentivité humaine fondée sur une intention se perd au moment où les conséquences involontaires se matérialisent » ; la responsabilité de l'agentivité humaine se limite en ce sens aux

43. Jane Bennett, *Vibrant matter*, *op. cit.*, p. xv (« *What demystification uncovers is always something human, for example, the hidden quest for domination on the part of some humans or others, a human desire to deflect responsibility for harms done, or an unjust distribution of (human) power. Demystification tends to screen from view the vitality of matter and to reduce political agency to human agency* »).

44. Jane Bennett, « The Agency of assemblages and the North American blackout », *Public Culture*, vol. 17, no 3, 2005, p. 454. Il faut souligner l'extrémisme de la position de Bennett au sein du champ néo-matérialiste. À titre d'exemple, Coole limite l'analyse de l'action spécifiquement politique à toute la gamme des « actants humains » plutôt que d'y inclure la totalité environnante (Bennett l'accuse d'ailleurs d'un manque de relativisme à l'égard de l'agentivité !). Cela dit, l'ontologie néo-matérialiste est défendue également par Coole et il s'agit plutôt ici d'un malentendu méthodologique.

45. Sun Young Ahn, « Magic, necromancy, and the nonhuman turn », *Monthly Review*, vol. 73, no 9, 2022 ; en ligne : <<https://monthlyreview.org/2022/02/01/magic-necromancy-and-the-nonhuman-turn>>.

conséquences envisageables, alors que les conséquences non voulues sont l'effet ou la faute des processus qui les ont suscitées. « Chaque agent humain devient ainsi omnipotent à l'intérieur de sa sphère d'action » en même temps que sa puissance d'effectuer un changement au pouvoir et à la norme est radicalement neutralisée⁴⁶. Il faut dès lors constater, souligne Susanne Lettow, que « tandis que les nouveaux matérialistes nous invitent à imaginer un "sujet moral" qui répond à une "exigence éthique" », ils « ne peuvent guère expliquer pourquoi nous (les humains) devrions adopter une position éthique »⁴⁷. La spéculation ontologique qui multiplie les « acteurs » ferme ainsi la porte au questionnement portant sur les manières dont ces « acteurs » ont acquis leur puissance d'agir, en plus de les naturaliser. Est par là anéantie la possibilité d'agir concrètement en vue d'apporter un changement à l'état de fait existant, censée pourtant constituer la raison d'être de la nouvelle orientation matérialiste.

Le monde rejeté : la création de l'ontologie comme *problem-solving*

La parenté entre le néo-matérialisme et l'épistémologie d'inspiration cybernétique du néolibéralisme amène à interroger ce que cette parenté indique de l'état des sciences sociales aujourd'hui⁴⁸. Tout questionnement sur une évolution ou sur un « changement de garde » dans une discipline doit être analysé en rapport avec les transformations sociétales où ils s'inscrivent. L'interprétation de l'évolution des sciences sociales dans la modernité tardive par Michel Freitag nous servira ainsi à situer le néo-matérialisme dans ces transformations.

Dans un contexte où la modernité peut être comprise d'une manière idéal-typique comme un projet d'émancipation des individus à l'égard des régulations normatives propres aux sociétés traditionnelles, les sciences sociales auront été porteuses d'une mission, liée au postulat d'une mise en partage par tous de la Raison

46. Andreas Malm, *The Progress of this storm: Nature and society in a warming world*, New York, Verso, 2018, p. 93-94.

47. Susanne Lettow, « Turning the turn: New materialism, historical materialism and critical theory », *Thesis Eleven*, vol. 140, no 1, 2017, p. 110.

48. Parenté qui apparaît plutôt comme une « confusion » quand on se situe sur le plan politique, du fait de l'opposition évidente entre la pensée écologique et la destruction de l'environnement par le capitalisme. Il n'est guère possible de saisir dans les textes relevant du néo-matérialisme un questionnement critique sur le développement de la technique et sa prolifération. Au-delà de la prétention à une neutralité de la technique, son omniprésence et l'hybridation des sujets qui en résulte sont soit ignorées comme faits « naturels » (et pourquoi pas, puisque ce n'est qu'un agencement comme un autre !), soit, comme c'est le cas de Rosi Braidotti, célébrées comme signes d'un éclatement des formes et, surtout, d'une fin des dualismes nature/culture et sujet/objet. À titre d'exemple, voir Diana Coole et Samantha Frost, *New materialisms*, *op. cit.*, p. 16-20.

transcendantale, permettant la reconceptualisation et la reconfiguration de l'ordre social⁴⁹. Apparaissant tardivement en opposition à la rationalité inhérente à l'économie politique qui accompagne le développement du capitalisme, la sociologie sera d'emblée écartelée entre une « critique de l'ordre économique libéral » et une réflexion sur les « conditions d'intégration d'ensemble de la société », saisies de la manière la plus concrète dans le fonctionnalisme. Cela dit, les aménagements progressivement apportés à la société « capitaliste-industrielle-étatiste-nationale » par les politiques « réformistes » à partir de la deuxième moitié du XIX^e siècle démentiront tout autant « la doctrine du caractère naturel et rationnel de l'économie de marché [...] que les prédictions catastrophiques des théories révolutionnaires », et lui accorderont progressivement une « légitimité en tant que société de croissance (ou de développement) naturellement conflictuelle ». C'est ainsi qu'émergera un « pragmatisme fondé sur le concept d'adaptation », écrit Freitag, à mesure que la problématique sociétale sera progressivement fragmentée en une multitude de problèmes locaux correspondant aux intérêts particuliers des individus ou des groupes (ce dont témoignent en particulier le pragmatisme américain et la sociologie qui lui fait écho)⁵⁰. La sociologie se caractérisera dès lors principalement par une « méthodologie de la recherche empirique, orientée vers la satisfaction de n'importe quelle demande sociale (*problem solving*) plutôt que par la cohérence de ses objets et leur place dans l'ensemble du savoir⁵¹ ».

L'histoire de la société moderne ayant été celle d'une transformation graduelle du mode de reproduction par où les finalités institutionnelles ont été estompées au profit d'une régulation pragmatique et opérationnelle associée à une révolution managériale à caractère décisionnel, les sciences sociales se sont transformées parallèlement et dans le même sens. Elles ne sont plus en effet « orientées vers la compréhension et la justification intellectuelle et idéologique des transformations sociétales, mais [plutôt] engagées directement dans leur production⁵² ».

49. Cela vaut aussi pour les sciences humaines dans la mesure où elles « voulaient [...] se rapporter à cette tradition et à ces autorités de manière critique et réfléchie ». Michel Freitag, *Le naufrage de l'université et autres essais d'épistémologie politique*, Québec, Nota bene, 1998, p. 110-112.

50. *Ibid.*, p. 122-130.

51. *Ibid.*, p. 129. Toujours selon Freitag, ce mouvement de fragmentation de la sociologie a en quelque sorte précédé la mise à l'écart, voire la quasi-disparition, de la théorie sociologique générale. En outre, il a entraîné une transformation du concept de « social », qui favorisera d'un côté l'émergence des perspectives structuralistes et, de l'autre, des théories de l'action axées sur l'individu acteur. Tandis que le structuralisme tend à réduire les médiations à la logique formelle de la structure, les théories de l'action tendent à perdre de vue l'unité de la société comme *a priori* de l'identité et de la signification de l'action. C'est dans la cybernétique et sa théorie de l'information, et l'application de ses principes au pragmatisme des sciences sociales, qu'on verra le dépassement le plus important de cette opposition macro/micro ou structure/*agency*, et ce, même si la cybernétique générera des contradictions propres et qui sont insolubles (voir le commentaire ci-dessus).

52. *Ibid.*, p. 142.

Dans cette nouvelle condition sociétale, les « sciences sociales » sont portées à s'identifier directement à la fonction de gestion technocratique du social et de production de l'unité de la société, en même temps que le « technologisme » devient leur discours d'autolégitimation immédiat, en ce sens qu'il s'identifie désormais aussi au discours de légitimation de la société. Toute distance entre la normativité épistémologique des sciences sociales et la normativité idéologique de la société tend alors à disparaître⁵³.

Ramenant le mouvement par lequel la société se reproduit à un ensemble de formes amovibles et aléatoires qui se différencient à l'infini, le néo-matérialisme fait de la société un système d'un niveau de complexité tel qu'il échappe à toute tentative de synthèse théorique et rend du même coup seules légitimes les interventions d'experts et la gestion pragmatique de ses opérations. Cette légitimation est redoublée par la « naturalisation » du développement de la société, qui procède par transplantation de sa texture symbolique dans la matière via une ontologie en harmonie complète avec les principes de la cybernétique et avec l'infrastructure technique des opérations systémiques. Tout cela va de pair avec le statut de la théorie chez les néo-matérialistes, qui la conçoivent comme une méthode stratégique arrimée à une idéologie pragmatique plutôt qu'à une visée de saisie réflexive du monde. Cette tentative d'étendre cette stratégie à tout ce qui est, va de pair avec les pulsions idéologiques dominantes au lieu de les saisir de façon critique. Hantés par le même techno-fétichisme – quoique refoulé – que les post-humanistes, les néo-matérialistes proposent en fait d'étendre la logique du système à ce qui y demeure pour l'instant irréductible. *En ce sens, ils se vouent à la conception d'un rapport à l'environnement qui fournit le fond existentiel et idéologique de la gestion technocratique des activités humaines.* Que cette conception demeure théorique n'empêche pas le “*problem solving*” d'y figurer à titre d'impulsion primordiale de la réflexion qu'elle propose au sujet de la société.

Les théories néo-matérialistes font donc obstacle à la réflexion sur la nature de la société. Il y a chez elles un déni profond de la spécificité de l'être social et – ironiquement – de ses fondements naturels. La théorie élaborée par Freitag éclaire sur l'ampleur de l'erreur auquel on a affaire : dans la mesure où l'être humain se qualifie par ses activités, il porte nécessairement en lui les vestiges de ses ancêtres remontant au début de la vie sur la Terre. Le sens accordé à ses actions et le rapport qu'il entretient avec autrui et avec son environnement n'échappent pas à cet attachement au monde, et peuvent être réconciliés avec l'évolution empirique et historique de l'espèce par une reconnaissance de la spécificité symbolique de la médiation

53. *Ibid.*, p. 162.

du sujet avec les objets⁵⁴. La dialectique et l'altérité révèlent l'attachement nécessaire de toute forme de vie à ses origines comme condition positive de la liberté opérante de la subjectivité. C'est à partir de cela que nous pouvons réfléchir et qualifier l'expérience subjective et phénoménale du monde en relation avec le comportement historique de l'espèce et identifier les enjeux qui sont par là même soulevés. Si nous ne le faisons pas, nous risquons de nous embourber dans des confusions comme celles qui grèvent le néo-matérialisme, où sont confondus l'agir intentionnel et les effets produits par les objets ou les forces naturelles sur l'environnement et où l'agir humain voire la vie tout court sont réduits à la transmission d'informations entre systèmes en homéostasie opposée à l'entropie universelle. La capacité subjective d'agir prêtée à tout et à tous par le néo-matérialisme répète les violences propres au dualisme cartésien, mais à l'inverse, en quelque sorte : alors que celui-ci, en assimilant la nature à la matière inerte, a pu engendrer une conscience de soi désincarnée qui ne doit rien aux formes de la nature qui l'entourent, l'approche néo-matérialiste d'une nature vitale censée décrire « les processus actifs d'une matérialisation dont les humains font partie » génère à son envers un automate⁵⁵ qui ne peut que s'adapter à ces processus. La critique n'a plus ici le sens d'une distance prise à l'égard de l'existant permettant de formuler des alternatives, mais est conçue comme une stratégie chargée de négocier une inscription dans un courant où on ne peut que se laisser emporter.

Comme l'affirment Coole et Frost, le néo-matérialisme se veut « constructif plutôt que critique » : son but est de « créer de nouveaux concepts » et de « nouvelles figures de la nature » qui récusent la dialectique et le dualisme ontologique pour affirmer la vitalité immanente de la matière « dans une description monologique de l'être matériel émergent et reproducteur »⁵⁶. Est ici soulevée la question du rapport entre effort de compréhension et créativité expressive. Certes, la critique du monde est expressive en ce qu'elle exprime la saisie de l'objet auquel est confronté le chercheur en vue d'en arriver d'abord à une compréhension par l'objectivation ou l'élargissement du champ d'intelligibilité subjectif et, ensuite, à la communication et à l'enseignement. Comme l'écrit Freitag, la compréhension interprétative de la signification passe par un mouvement herméneutique d'une

54. Pour la théorie du symbolique chez Freitag, voir *Dialectique et société*, vol. 2 : *Introduction à une théorie générale du symbolique*, Montréal, Liber, 2011.

55. En ce sens, le néo-matérialisme pousse le cartésianisme plus loin en élevant la nature automate des animaux au niveau de l'esprit, un peu comme l'a fait Julien Offray de la Mettrie dans *L'homme machine* (Rosi Braidotti souligne d'ailleurs l'importance de cet auteur dans l'accusation d'anthropocentrisme qu'elle adresse aux sciences humaines). Voir Julien Offray de la Mettrie, *L'homme machine*, Paris, Fayard, 2000 ; Rosi Braidotti, *The Posthuman*, Cambridge, Polity Press, 2012.

56. *New materialisms*, *op. cit.*, p. 9-10. Il faut le rappeler, cette émergence n'est porteuse d'aucune signification ou valeur reproductrice de sens. Il s'agit d'un mouvement des objets qui produit des effets *ad infinitum*. Il n'y a aucune forme effective, que des états temporaires ; aucune identité, que de la différence. Et cela est censé être vrai pour l'univers tout entier.

« “ouverture” d’un système symbolique avec un autre⁵⁷ ». Lorsqu’elle se manifeste dans l’exercice de synthèse théorique, la créativité, comme forme d’expressivité libre, est ainsi subordonnée à la saisie cognitive de l’objet. La quête vers la connaissance et la vérité impose une certaine retenue au sujet à l’affût du réel, non seulement afin « d’entendre » la « parole du monde », mais en cela qu’il puisse se saisir et se retrouver par rapport à celle-ci. En revanche, c’est l’expressivité du sujet qui prime et qui se dévoile à travers toute activité proprement créative ; c’est elle qui « parle » et se « fait parler » dans le « faire » de l’être. La création est en soi le produit d’une présence au monde, tandis que « la prise de distance », le recul, est un a priori de la théorie et de la critique. Or, d’un côté comme de l’autre, l’élargissement des horizons du possible est toujours effectué au travers des conditions réelles de la pratique.

A l’inverse, le néo-matérialisme se caractérise par un effort de haute voltige consistant en l’élimination de toute prise de distance, par la construction d’une objectivité non anthropocentrique qui s’appuie sur une volonté de faire table rase de toutes les formes héritées. Du fait de cette récusation de toute médiation symbolique au profit de ce qui est censé être immédiatement présent et visible, le sujet est enfoui voire aboli dans l’arbitraire de l’objectivité d’une « machine abstraite » faite nature. On peut voir là une tentative de faire advenir une pensée sans racines, qui flotte dans l’éther des *happenings* de l’univers. Malgré le sentiment de crise qui anime pareille théorisation, le résultat est non seulement une conception qui cache l’état du monde, mais qui du coup empêche de concevoir quelque alternative que ce soit au réel tel qu’il est. Andreas Malm le souligne en rapport avec le réchauffement climatique : alors même que se font sentir avec une intensité inégalée certains des effets les plus délétères de la présence humaine au monde naturel, le néo-matérialisme est conduit ni plus ni moins qu’à évacuer l’être humain de l’équation⁵⁸.

En définitive, la théorie néo-matérialiste peut être considérée comme un symptôme d’une situation où l’insatisfaction ressentie à l’égard des conditions matérielles de ce monde et des contraintes qui pèsent sur les capacités expressives du sujet, inspirent une volonté de se libérer non seulement de ces conditions, mais de toute condition, de toute contrainte ou de toute limite, pour en finir avec un monde qui nous échappe de plus en plus. Il s’agit au fond du même ressentiment qui sous-tend l’idéologie de la gouvernance et de la production technique du social. Plus encore, le néo-matérialisme partage avec cette idéologie une impulsion irréfléchie qui masque à la fois l’incapacité de saisir l’urgence qui appelle la réflexion critique, et un sentiment d’impuissance qui alimente l’indifférence. Il n’y a qu’un monde. La création positive ne peut porter fruit qu’en partant de sa conservation et du tissu symbolique qui lie les êtres qui l’habitent.

57. Michel Freitag, « Pour un dépassement de l’opposition entre “holisme” et “individualisme” en sociologie », *Revue européenne des sciences sociales*, t. 32, no 99, 1994, p. 209.

58. Andreas Malm, *The Progress of this storm*, op. cit., p. 115.